

Luan STAROVA<sup>1</sup>

**Guillaume Apollinaire et Faik Konica :  
une amitié et une collaboration de caractère européen et balkanique**

**Résumé**

Sur le chemin de l'exil le polygraphe albanais Faik Konica [à prononcer Faik Konitza] rencontre en 1903 un esprit frère : Guillaume Apollinaire, poète phare de l'avant-garde et de la modernité européenne du XX<sup>e</sup> siècle. Celui-ci qualifiait son ami albanais de 'véritable encyclopédie mobile', et également de 'Voltaire des Balkans'. La chronique d'Apollinaire publiée dans *L'Européen* en date du 29 août, à propos de la *Lutte contre les mots français en Allemagne* est le point de départ d'une correspondance de presque dix ans entre les deux hommes. Les relations sont suffisamment cordiales pour qu'Apollinaire soit reçu chez Konica lors de ses deux voyages à Londres (novembre 1903, mai 1904). Apollinaire avait bien compris et apprécié 'le dédoublement' de Konica dans sa création littéraire, et son inclination simultanée vers 'l'esthétisme européen' et 'le militantisme balkanique'. Faik Konica s'efforça d'ancrer son pays en Europe, après cinq siècles d'orientalisation qui l'aimantèrent vers l'Asie ottomane, et chemin faisant, il reconnut en Guillaume Apollinaire un chantre de l'Europe et de l'esthétique des différences. L'amitié entre ces deux déracinés ne pouvait naître et s'épanouir qu'au sein de ce rêve européen.

**Mots-clés :** Guillaume Apollinaire ; Faik Konica ; Europe ; les Balkans ; esthétique

**Guillaume Apollinaire and Faik Konica: a European Friendship and Cooperation  
Abstract**

In 1903, on the road of exile, Albanian prolific and versatile author Faik Konica met a kindred spirit, Guillaume Apollinaire. The chronicle the latter published on 20 August 1903 in *L'Européen Weekly* and entitled *War on French words in Germany* would become the starting point of almost a decade of correspondence between the two men of letters. These relations would take place in a period that would become significant for their future development. In fact, their cordiality would go so far that Apollinaire would visit Konica and stay at his London home on two occasions (in November 1903 and in May 1904). Apollinaire had understood well the "double persona" Faik Konica used in his literary work: one pseudonym for his works directed towards European aestheticism, and another for the ones directed towards Balkan militancy. Konica wanted to anchor his homeland Albania in Europe, and to bring it back to where it rightfully belonged after five centuries of Orientalisation in Ottoman Asia, meeting on his way the poetry magician of Europe and of the "aesthetic of differences". The result of the effort was that relations between Apollinaire and Konica were not random and anecdotal. They derived from deep affinities that could not be neglected. The friendship of these two "uproots" could develop and could last so long only because of the European dream they both shared.

**Keywords:** Guillaume Apollinaire; Faik Konica; Balkan; Europe; aestheticism

---

<sup>1</sup> Luan STAROVA est né le 14 août à Pogradec (Albanie). Depuis 1943 il vit en Macédoine. Il est membre de l'Académie macédonienne des sciences et des arts, il a mené une carrière universitaire, puis diplomatique. Il a été le premier Ambassadeur de la République de Macédoine en France. Il est commandeur de l'Ordre des arts et des lettres et officier de La Légion d'honneur. Il est l'auteur d'une « Saga balkanique », cycle romanesque, d'une vingtaine de romans, dont cinq publiés en France : *Les Temps des chèvres* (Fayard, 1997), *Les livres de mon père* (Fayard, 1998), *Le Musée de l'athéisme* (Fayard, 1999), *Le Rivage de l'exil* (L'Aube, 2003) et *Le chemin des anguilles*, (Syrtès, 2009). La critique littéraire a vu dans ces romans la poursuite de « l'édification d'une saga balkanique qui fait déjà partie des grands romans européens ».

*Mais riez de moi  
Hommes de partout surtout gens d'ici  
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire  
Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire  
Ayez pitié de moi*

Guillaume Apollinaire

Singulier destin que celui du polygraphe albanais Faik beg Konica (1876-1942) qui passa au total soixante années sur les chemins de l'exil, dans des pays aussi divers que la Turquie, la Belgique, l'Autriche, les Etats-Unis, ainsi que la France où il croisa un frère en esprit, Guillaume Apollinaire, poète phare de l'avant-garde et de la modernité européenne du XX<sup>e</sup> siècle. Celui-ci qualifiait son ami albanais de « véritable encyclopédie mobile », et également de « Voltaire des Balkans ».

Konica s'est-il bercé d'illusions ? Toute son œuvre, dit l'écrivain et l'homme d'État albanais Fan Noli, est « *comme une symphonie inachevée* ». Il reste à établir la typologie de ces déracinés albanais, écrivains et intellectuels, qui choisirent *la langue de l'autre*. Dans la France du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire des idées européennes, l'aventure intellectuelle, de même que l'avant-garde artistique, doivent beaucoup aux écrivains d'origine balkanique : Tristan Tzara (le pape du dadaïsme), Eugène Ionesco, Brancusi ou le philosophe Emile Cioran, pour se borner au domaine roumain.

C'est là un choix auquel Faik Konica fut incapable de se résoudre. Il voulut garder un statut ambivalent, comme pour sauvegarder en lui des instances créatrices distinctes. Il s'ensuivit qu'aucune ne parvint à se réaliser pleinement. L'œuvre littéraire finale demeura donc inachevée et fragmentaire. Si Konica avait suivi le conseil d'Apollinaire et choisi d'écrire exclusivement en français, il ferait peut-être aujourd'hui figure d'écrivain majeur, au même titre qu'un Cioran, pressé d'adopter la langue de Stéphane Mallarmé qu'il avait traduite.

Né en 1876 au sein d'une famille noble convertie à l'Islam<sup>2</sup> dans la petite ville de Konica, rattachée à la Grèce après les guerres balkaniques, Faik Konica eut le privilège de fréquenter le collège des jésuites de Scutari dont l'enseignement joua pour lui le rôle d'une révélation. Avec l'apprentissage précoce du français, du latin et du grec, et l'initiation aux arts et à la musique d'Occident, Konica prit conscience du lien profond qui existait entre le patrimoine culturel albanais et l'humanisme européen.<sup>3</sup> Dans l'esprit du jeune Konica, l'Orient et l'Occident n'allaient plus cesser de s'affronter. Pour lui, l'école des Jésuites apparaissait comme un pont jeté vers l'autre rive, celle d'une Europe dont l'Albanie

<sup>2</sup> La Famille de Konica connut parmi ses ancêtres Ali pacha de Tepelena, qui tint tête aux Ottomans comme aux émissaires de Napoléon Bonaparte, jusqu'à son assassinat sur ordre du Sultan.

<sup>3</sup> Dans son âge mûr, Faik Konica se rappellera son séjour chez les Jésuites : « La grande école des jésuites à Scutari est comme un îlot (insula) dans la mer de l'ignorance qui règne en Albanie ». (F.b. K., *Kleri i huaj edhe Jesuitet ne Shqyypnie*", Albania, 1899/77, f.7)

était séparée depuis des siècles. Le besoin de s'évader du monde balkanique, ressenti dès le séjour à Scutari, n'appartient pas en propre à Konica. D'autres représentants de la Renaissance albanaise en exil prirent aussi conscience d'une certaine continuité entre leur patrimoine culturel et l'humanisme européen. (Jeronim De Rada, Sami Frashëri, Pashko Wassa Shkodërani, Fan Noli...)

Auparavant, Konica se rendit à Istanbul, à une époque où l'Empire ottoman était proche du déclin. Déjà l'Albanie tentait de secouer le joug des Sultans, alors que le mouvement démocratique et libéral turc prenait son essor. Les mouvements d'opposition du régime en place y étaient aussi très variés : mouvement nationaux anti-ottomans, mouvements antiféodaux, mouvement religieux anti-sunnite, etc.

Faik Konica poursuivit ses études au lycée français de Galata, en place dans la capitale turque de 1866 à 1888. Dans son esprit, il s'agissait là d'une étape importante sur le chemin de la France et de l'Europe. Ce lycée impérial de Galata était alors très réputé. L'Albanais déraciné y fit du français sa langue d'usage, celle qui lui permettra de donner un jour sa pleine mesure. Sur le modèle du français, il jettera plus tard les bases d'une langue albanaise codifiée, susceptible de faire naître une véritable littérature. Étudiant en France de 1892 à 1896, il obtint son baccalauréat à Dijon en 1895, avant d'arriver à Paris à l'automne de cette même année. Habitué à la vie provinciale en France, il résiste à la fascination exercée habituellement par la capitale sur les intellectuels. Toujours en proie à sa boulimie de connaissances, il suit pendant un an, en 1896, les cours de sanscrit et d'hindou au Collège de France. Il apprend l'hébreu en compagnie d'un nouvel ami, le professeur Louis Benloew. Par l'entremise de Léon Cahun, conservateur adjoint à la Bibliothèque Mazarine et auteur du roman albanisant *Hassan le Janissaire*, il est introduit dans les arcanes de l'Université de Paris, où il se voit proposer d'enseigner l'albanais. Sans doute veut-il se consacrer tout entier à une tâche précise : disposer favorablement l'opinion française et européenne envers les peuples balkaniques prêts à l'insurrection contre le régime ottoman. Le jeune Konica se mêle à Paris aux cercles socialistes et révolutionnaires, en collaborant un certain temps à quelques journaux extrémistes.

Conscient de l'indifférence des nations européennes à l'égard de la situation politique dans les Balkans, Faik Konica met donc à profit son séjour en France pour tenter de tirer ces nations de leur inertie, et de dénoncer la propagande du Sultan. Condamné à mort par contumace par la Sublime Porte, Konica émigre à Bruxelles où malgré les tracasseries dont il est victime, il commence à réaliser le projet d'une revue franco-albanaise d'ampleur encyclopédique, *Albania*, qui laisse une place aux vues personnelles de ses collaborateurs.

Le soutien financier d'amis d'Istanbul, faisant partie du mouvement de la Renaissance nationale et culturelle des Albanais, permettra à Konica de diriger de Bruxelles, puis de Londres, la

publication de cette revue qui répond aux attentes d'une diaspora albanaise brillante, mais qui restera éclatée jusqu'à la fondation de l'Etat albanais en 1912. L'avenir de la revue *Albania* n'est pas assuré pour autant. Konica s'en plaint auprès du patriote albanais Pashk Bardhi:

« Voici dix ans que je publie l'Albania, avec de grandes difficultés, pourchassé comme je le suis par les espions du Sultan. Que faire ? Si je renonçais à la revue, que deviendrais-je ? Me mettre au service du Sultan ? J'en aurais honte. Aller en Grèce ? Cela me serait impossible, car je devrais dire aux Grecs que je ne suis pas Albanais (...) Il reste à me suicider, ou à gagner ma vie ailleurs. Mais avant d'abandonner l'Albania, je devrai mener un dernier combat pour indiquer à ce pauvre peuple le chemin de son salut »

Sur le chemin de l'exil, Faik Konica rencontre en 1903 un esprit frère : Guillaume Apollinaire. La chronique publiée dans *L'Européen* en date du 29 août, à propos de « La lutte contre les mots français en Allemagne », est le point de départ d'une correspondance entre les deux hommes<sup>4</sup>. Leurs relations se nouent à une période décisive de leur formation. Elles sont suffisamment cordiales pour qu'Apollinaire soit reçu chez Konica lors de ses deux voyages à Londres (novembre 1903, mai 1904), entrepris pour retrouver et reconquérir Annie Playden.

Rien ne serait cependant plus faux et plus injuste que de réduire les relations entre les deux hommes à cette dimension anecdotique. Unis par un goût commun des pseudonymes, qui dans les deux cas étonnent par leur diversité, les influences réciproques entre Apollinaire et Konica possèdent des racines plus profondes encore. L'on dispose ainsi de plusieurs témoignages qui attestent de l'admiration que portait Apollinaire au *Dictionnaire* de Pierre Bayle (1647-1706), et si l'on croit certaine évocation de leurs rencontres londonniennes, l'hypothèse que l'auteur de *L'Enchanteur pourrissant* ait découvert cette œuvre magistrale chez son ami albanais paraît fondée<sup>5</sup>.

Faik Konica considérait ce *Dictionnaire historique*, rédigé entre 1695 et 1697, comme un rayon des Lumières, susceptible d'éclairer les Balkans, fût-ce tardivement. Comme tant d'autres initiateurs de la Renaissance des cultures balkaniques, il retrouvait chez les Encyclopédistes une source d'inspiration contre le fanatisme, la superstition ou les préjugés de l'époque, tout autant qu'un moyen de joindre au concert européen la voix des petits pays opprimés.

La migration des légendes fascine également les deux amis qui traquent ensemble, dans les chants populaires du Jura, des formes repérées dans les récits épiques par les meilleurs *albanisants* de

<sup>4</sup> De ces échanges épistolaires, seules sont conservées une quarantaine de lettres de Konica à Apollinaire, qui s'échelonnent du 16 septembre 1903 au 16 octobre 1913.

<sup>5</sup> « Quand je le vis à Londres, Faik beg Konica venait de reformer sa bibliothèque, il avait vendu tous les livres pour acheter de ces éditions anglaises où le texte est imprimé en si petits caractères qu'il faut une loupe pour les lire. Il avait ainsi formé une nouvelle bibliothèque considérable. Qui tenait toute entière dans une petite armoire. Et il n'avait gardé de ses anciens livres que le Dictionnaire de Bayle, qu'il avait choisi pour maître. » (Guillaume Apollinaire, *Œuvres complètes*, tome III, Edition établie sous la direction de Michel Décaudin, Paris, pp. 349-352)

l'époque : Holger Pedersen et Gustave Mayer. Le thème du rapt de la jeune mariée, puisé dans les études d'ethnologie balkanique de Friedrich Krauss (plus précisément dans son *Sitte und Brauch des Südslaven*)<sup>6</sup>, est évoqué dans le récit d'Apollinaire *l'Otmica* (ce mot signifiant *rapt*)<sup>7</sup>, puis réapparaît dans le conte intitulé *l'Albanais*. Dans la deuxième version du roman *La Femme assise*, Apollinaire fonde dans un même personnage hybride, Canouris, l'auteur du rapt, des traits communs empruntés à Konica et à Pablo Picasso. Cette création participe du goût d'Apollinaire pour les métamorphoses et les dédoublements (ainsi, bien entendu, que pour les pseudonymes), et illustre sa volonté de décrire simultanément le monde sous toutes ses facettes, de peindre les êtres de face et de profil – précisément à la manière de Picasso. Le dénommé Pablo Canouris devait incarner le point de rencontre des péninsules ibérique et balkanique, bref, la synthèse des deux pôles de la civilisation méditerranéenne<sup>8</sup>.

Toujours à propos de pseudonymes, la lettre adressée par Konica à *L'Européen*, et qui fut à l'origine de ses relations avec Apollinaire (collaborateur de *l'Européen*), était signée Thränk Spiroberg<sup>9</sup>, de même que le texte destiné à la revue d'Apollinaire, *Le Festin d'Esopo*<sup>10</sup> : « Esquisse d'une méthode pour se faire applaudir des bourgeois »<sup>11</sup>, qui est un traité de prosodie en même temps

<sup>6</sup> Le texte *Mœurs et coutumes des Slaves du Sud* se rapporte à la tradition, essentiellement méridionale et montagnarde, qui permet à une jeune fille consentante de surmonter ainsi l'opposition familiale pour épouser un garçon étranger à son village ou à son milieu (sans verser ni dans la psychanalyse de bas étage, ni dans le courrier du cœur, nul doute qu'Apollinaire devait secrètement méditer d'user de procédés aussi radicaux à l'endroit d'Annie Playden, qui était son grand amour et l'inspiratrice de ses Poèmes du mal-aimé.)

<sup>7</sup> Paru dans *La revue blanche* du 15 janvier 1903.

<sup>8</sup> « D'origine albanaise, il est né en Espagne, à Malaga. Mais son art et son cerveau, empreints de cette force réaliste qui caractérise la production et les esprits de la péninsule ibérique, ont gardé cette pureté et cette variété helléniques qui lui viennent de ses ancêtres (...) Dans le caractère de Canouris se mêlaient l'Espagne et l'Albanie. Et d'apparence il était comme sont les Albanais parmi lesquels il y a de beaux hommes, nobles, courageux, mais ayant une propension au suicide qui ferait frémir pour leur race si leurs qualités génésiques ne balançaient leur ennui de vivre. Ce qu'il y avait d'espagnol en Canouris n'avait pas écarté le goût pour la mort volontaire et il conservait pour les femmes un goût espagnol fortement albanisé. » (G. Apollinaire, *La femme assise*, Œuvre complètes, t.I, p. 378)

<sup>9</sup> De même, la lettre du 21 octobre 1903 de Konica à Apollinaire est signée du pseudonyme de Thränk Spiroberg, mais l'auteur y dévoile sa vraie identité :

« Mon véritable nom est Faïk bég Konitza. C'est la vraie forme archaïque de bey et la seule encore en usage en Albanie. Les bégés étaient, sous l'ancien régime (qui, en Albanie, a pris fin en 1830), les feudataires du pays. Le sultan Mahmud, pour rabaisser l'arrogance de ses bégés, eut l'ingénieuse idée de décréter dans l'empire que n'importe qui pourrait porter ce titre. Aussi, aujourd'hui, a-t-il fini par signifier en Turquie *Monsieur*... »

En 1896, j'ai commencé à organiser en Albanie un mouvement politique parallèlement au mouvement littéraire. Pour ne pas compromettre ma famille, j'ai donc dû choisir un pseudonyme, un nom second comme dirait originalement Bollack. J'avais lu un roman (*Hassan le janissaire*), de Léon Cahun, l'ancien conservateur adjoint de la Bibliothèque Mazarine, roman dont le héros est un Albanais et si bien campé (une vraie résurrection de la vie au seizième siècle) que j'ai signé de Tränk Spirobey (qui est celui du personnage de ce roman) tout ce que j'écrivais en ce temps-là. Mon secret étant devenu bientôt celui de Polichinelle, j'ai repris, dans ma revue et dans les manifestes, mon véritable nom. Mais, pour tout ce qui dépasse mes affaires d'Albanie, j'ai résolu de garder ce que les Anglais appellent un nom de plume. Je l'ai seulement modelé un peu de façon à lui donner une apparence moins baroque. Je veux même lui infliger un r : Thränk Spiroberg. Et ce sera la forme définitive, parce que bég heurte trop l'oreille et que berg fera corps avec Spiro. »

<sup>10</sup> *Le Festin d'Esopo* accorde une place privilégiée à la revue albanaise dans ses comptes rendus. Quant à la collaboration d'Apollinaire, elle tient en deux articles : *Trois faux princes d'Albanie*, (numéro 7, 1904), et *Une prophétie contemporaine touchant l'Albanie* (janvier, 1905). Dans la revue *Pan* (1909), il présente avec beaucoup de bienveillance l'essai de Konica (alias Pyrrhus Bardyli), *Essai sur les langues naturelles et les langues artificielles*, publié en 1904 par la librairie Kiessling & Cie à Bruxelles, qui entend prévenir le danger que pourrait constituer l'espéranto pour le réveil des langues balkaniques.

<sup>11</sup> *Le Festin d'Esopo*, numéro 2, décembre 1903.

qu'une critique destinée à tourner en dérision l'institution des concerts classiques. Il s'agit aussi d'une provocation qui précède d'une bonne quinzaine d'années les pamphlets surréalistes d'après-guerre, et soutient largement la comparaison avec les meilleurs d'entre eux.

Dans l'essai *La plus colossale mystification de l'histoire de l'espèce humaine*<sup>12</sup>, qui fonctionne comme un piège, le lecteur découvre que l'orientalisme, et plus particulièrement la grammaire des langues orientales, est en fait un langage chiffré, dont le code de lecture, jalousement détenu par les initiés, dissimulerait des traits de pornographie.

Quoi qu'il est en soit, il est indéniable que l'*Esquisse d'une méthode pour se faire applaudir des bourgeois* et *La plus colossale mystification de l'histoire de l'espèce humaine*, qui tiennent à la fois de l'humour d'Alfred Jarry et des trompe-l'œil littéraires de Jorge-Luis Borges, révèlent un grand styliste.

Konica ne se départit jamais de ce dandysme et de cet esprit de provocation, y compris dans les débats plus sérieux à ses yeux. Son combat pour le renouveau de la langue albanaise (*le contexte balkanique*) est aussi celui d'un esthète (*le contexte européen*) se réclamant de Stéphane Mallarmé, de Saint-Simon, de Rémy de Gourmont.

Le début de la correspondance et de l'amitié de Konica et Apollinaire est dû en quelque sorte au hasard, puisqu'il suit la publication de l'article de ce dernier dans *l'Européen* (« La lutte contre les mots français en Allemagne »), auquel Konica apporte, sous le pseudonyme de Trank Spiroberg, une réponse. Le thème des langues va devenir une constante dans leur riche correspondance et leur collaboration qui durera pendant presque dix ans. Apollinaire était fasciné par le phénomène des dédoublements de son ami albanais, qui s'apparentait à un jeu de cache-cache : à travers ses pseudonymes Pyrrhus Bardhyli ou Thrank Spirobe(r)g, il manifestait son appartenance à une identité, celle de *l'esthétisme européen*, tandis qu'avec son vrai nom, Faik Konica, il revendiquait son « militantisme culturel albanais et balkanique ».

Le début des relations de Konica et Apollinaire coïncide avec un article de Raqueni paru dans *l'Européen* le 11 avril 1903 – article qui déclencha, à la suite de l'Exposition universelle à Paris (en 1900) une polémique sur l'approbation d'une langue internationale, auxiliaire, et artificielle de surcroît. Les débats tournèrent d'emblée à une véritable guerre de tranchées, principalement dans les pages de *l'Européen* (hebdomadaire parisien), avec même un nouveau front ouvert par Léon Bollack, inventeur de la *langue bleue* (« ainsi nommée par ses partisans, d'après la couleur du ciel, sur l'azur duquel il n'est pas de frontières », rappelle magnanimement Konica).

---

<sup>12</sup> *Le festin d'Esope*, numéro 7, juin 1904.

L'affrontement tourna plutôt à l'avantage de celui-ci, car ses adversaires de plus ou moins longue date se montrèrent incapables de réfuter ses arguments sur le fond, et menèrent donc une guérilla sur des questions de procédure. La postérité ne leur fut pas plus favorable, si l'on songe notamment à cette prophétie enflammée de Léon Bollack : « Le XX<sup>e</sup> siècle veut un seul langage extranational, le XX<sup>e</sup> siècle possèdera ce langage ! »

Bien des esprits considèrent que la diversité des langues constitue une entrave à la fraternité des peuples, et que le temps est venu de déconstruire la Tour de Babel. Le volapük (créé en 1879) prétendait brièvement à cette universalité linguistique, au point que, non contents de publier dictionnaires et grammaires de cette langue, ses prosélytes organisèrent en outre son enseignement à l'École des Hautes Études de Paris. Puis vint le règne médiatique de l'espéranto (création d'Ezer Zamenhof) que Faik Konica qualifia d' « invention bizarre » et pour lequel il n'eut jamais de mots trop durs. Cette hostilité, qui se fondait sur des éléments scientifiques, s'explique également par des raisons plus personnelles : Konica craignait par-dessus tout que l'avènement d'une langue internationale artificielle ne contrariât l'entreprise de codification de la langue littéraire albanaise, dont il était l'un des principaux artisans. Dans ce projet d'adopter une langue internationale, qui n'était pas exempt d'intentions politiques et de désir de domination, Faik Konica voyait un appauvrissement spirituel de l'humanité, mais il s'indignait aussi de ce qu'on cherchât à imposer un même idiome artificiel à tous les peuples. Pour lui, les quelques propagateurs de cette théorie étaient des « ... personnalités d'intelligence supérieure embarquées dans une galère de carton ». À ce sujet, il développa sa pensée en ces termes :

« L'idée de faire parler la même langue à toutes les nations est aussi sensée que celle de réunir des chevaux, des ânes, des bœufs et des chameaux, et de les forcer à coup de bâton à tous hennir, braire ou beugler, sans distinction de l'espèce. La seule différence, c'est que les apôtres de l'espéranto remplacent le coup de bâton par la persuasion. Mais l'erreur est la même : elle consiste à considérer les langues comme des créations artificielles, au même titre que les habits et le linge, jetables et remplaçables à volonté. » (Lettre de Faik Konica du 23.octobre 1903)

Apollinaire avait bien compris et apprécié le dédoublement de Faik Konica dans sa création littéraire, et son inclination simultanée vers *l'esthétisme européen* et le *militantisme balkanique*. Il soutint la participation de son ami à la polémique de *L'Européen*, ainsi que les essais de celui-ci, publiés sous le pseudonyme de Thrask Spiroberg dans sa revue *Le Festin d'Esopo*, située à l'avant-garde de la littérature européenne. De même, il cautionna en partie le livre de Konica (alias Pyrrhus Barduli), *Essai sur les langues naturelles et les langues artificielles* (publié en 1904), écrit pour porter le « dernier coup aux apôtres de l'espéranto ». Dans la revue *Pan* (mars 1909), Apollinaire présente

avec beaucoup de bienveillance *l'Essai* de Konica qui entend prévenir le danger que pourrait constituer l'espéranto pour le réveil des langues balkaniques. L'auteur confiera à Apollinaire son espoir de voir ce livre apprécié (lettre du 20 novembre 1904) :

« Avez-vous reçu un petit volume sur les « Langues », que je viens de publier ? J'ai voulu, ne vous prévenant point, vous faire une petite surprise. Voyez si je ne travaille pas, malgré mes apparences de paresse ! Ces élucubrations étaient décidément trop longues pour paraître sous forme d'article : j'ai donc dû les confier à un libraire. L'impression est loin de m'avoir plu, mais vous savez la tyrannie des imprimeurs. Au dernier moment, j'ai adopté, pour cette étude, un autre nom. J'ai, comme Stendhal, la monomanie des déguisements : c'est même la seule chose, hélas! que j'aie de commun avec ce grand écrivain. J'ai envoyé mon essai à plusieurs critiques, littérateurs et revues. A propos, *L'Ermitage* continue-t-il à paraître ? Je voudrais envoyer un exemplaire. »  
(La lettre de Faik Konica du 20 novembre 1904)

Si Apollinaire n'entra pas franchement dans l'arène ainsi délimitée, il ne pouvait qu'être sensible aux préoccupations de son ami albanais, dont il reprit ultérieurement certains des arguments les plus provocateurs, telle l'affirmation que si les tenants de l'espéranto prétendaient supprimer les organismes vivants pour leur substituer une machine universelle, la logique imposait qu'ils fondissent toutes les races en une seule<sup>13</sup>.

Sous le nom de Frank Spiroberg, Faik Konica suit la logique de son dédoublement dans la polémique de *l'Européen* : en dissimulant sa vraie personnalité et en soutenant des thèses issues de son *esthétisme européen*, il défend des thèmes et des prises de position éminemment *balkaniques*, en premier chef l'avenir des langues naturelles menacées par l'adoption d'une langue internationale artificielle. Mais le plus admirable en la circonstance fut que le chantre du renouveau de la langue albanaise utilisa comme principales armes de combat sa parfaite connaissance du français, de la littérature et de la culture française. Konica, ayant pris l'initiative de la polémique dans *l'Européen*, se réclama entre autres de Saint-Simon, puis appela à la rescousse, « le pape du symbolisme » Remy de Gourmont, son maître français :

« Nous prierons un écrivain français - je proposerais volontiers M. Remy de Gourmont, par exemple - d'écrire une belle page, et deux espérantistes voudront bien offrir leur concours : à l'un, on donnera ce texte, qu'il traduira, séance tenante, en espéranto ; l'autre qui sera dans une salle voisine, recevra aussitôt la traduction et sera prié de la retraduire en français. Un jury veillera à la conduite correcte de l'épreuve. Si la « retraduction » est, je ne dirais pas identique (ne soyons pas trop exigeants), mais simplement assez semblable au texte, l'espéranto aura remporté la victoire, et il n'y aura qu'à s'incliner devant sa puissance d'expression. »

<sup>13</sup> Ce soutien d'Apollinaire à *l'Essai* de Konica ne se confond toutefois pas avec « une adhésion aveugle », et la recension exprime de claires réserves quant à l'hypothèse selon laquelle tout homme « a une prédisposition héréditaire à parler sa langue naturelle ». Il réclame même une évaluation scientifique de cette assertion, si contestable qu'elle constitue le point faible de *l'essai* de Konica.



Sous des apparences innocentes (« *je proposerais volontiers M. Rémy de Gourmont, par exemple* »), ce recours n'était autre en réalité qu'une habile manœuvre tactique, puisque Konica n'ignorait évidemment pas les opinions de Rémy de Gourmont en ce domaine, suffisamment attestées par son texte intitulé *L'espéranto des naïfs*. La tactique employée obtint des résultats si inespérés qu'ils dépassèrent probablement ses espérances.

Et, plus important encore – du moins aux yeux de Faik Konica –, Rémy de Gourmont (dont l'écrivain albanais vénérât les ouvrages *Esthétique de la langue française* et *La culture des idées*) finit par intervenir directement, toujours dans *l'Européen*, de manière lapidaire, certes, mais néanmoins décisive :

« Puisqu'il est assez souvent question de moi dans cette discussion sur la langue internationale, permettez-moi un mot. Je suis d'accord avec tous vos correspondants sur l'utilité que présenterait une langue qui comme le latin jadis put servir de truchement universel. Mais pourquoi créer, dans ce but, une langue artificielle ? Pourquoi ne pas choisir, tout bonnement, l'une des langues d'aujourd'hui vivantes ? Pourquoi pas une des plus humbles ? Pourquoi pas le catalan ou le grec moderne ? A quoi bon construire des langues artificielles, quand il existe sur terre mille ou quinze cents langues et dialectes ? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. »<sup>14</sup>

En définitive, Faik Konica se retrouva cloué métaphoriquement au pilori, flanqué de son maître à penser, Rémy de Gourmont, et de son cher ami Apollinaire (qui avait, nous l'avons vu, clairement pris son parti), c'est-à-dire dans la meilleure compagnie que pût imaginer francophile enragé ! Les coups qui plurent sur sa tête pensante le laissèrent indifférent, à l'exception d'une attaque passablement mesquine du docteur Fruictier<sup>15</sup> qui estima que la proposition de Konica d'une épreuve écrite relevait « du procédé oriental ». Piqué au vif, celui-ci, dans sa réponse, fit pour la première et la dernière fois directement mention de son pays dans le cadre de la polémique :

« L'Albanie est à dix heures de Rome et de l'Europe centrale ; et à un mois de voyage de la Chine ; je ne connais donc pas assez l'esprit oriental pour lui emprunter des procédés et la

<sup>14</sup> L'ire des « apôtres de l'espéranto », ainsi qu'il les désignait, s'abattit alors sur l'auteur d'*Une nuit au Luxembourg*, et s'il fallait accorder une palme d'intelligence, celle-ci reviendrait sans conteste à Ch. M. Limousin pour cette intervention : « Que si M. Rémy de Gourmont voulait bien l'apprendre [i.e. l'espéranto] et appliquer son génie littéraire à créer des œuvres dans cette langue, il rendrait service à la cause de l'internationalisme linguistique, et, qui sait, peut-être s'acquerrait-il une renommée durable que, nonobstant son mérite, il n'est pas certain d'obtenir en (langue) française, étant donné l'encombrement dans le passé, le présent et même l'avenir. »

<sup>15</sup> Tout en centrant le débat sur des considérations essentiellement linguistiques, Konica ne manque pas non plus de réfuter, voire de railler, les prétentions humanistes de ses adversaires. Il reproche notamment au docteur Fruictier de prétendre lier le sort de l'espéranto à un idéal de paix et de fraternité entre les races. «

Ces deux questions n'ont aucune connexité et doivent demeurer indépendantes », objecta-t-il avant de poursuivre : « Que mon voisin parle hébreu, hindou, gaélique ou islandais, je respecte sa liberté et ses devoirs et je compatis à ses souffrances ; s'il parlait espéranto, je n'aurais aucune raison de l'estimer davantage, sa qualité d'homme et non sa langue étant en jeu ici ».

température froide de nos hautes montagnes a préservé mon esprit des emballements et des illusions habituels aux vôtres. A bientôt, donc, Docteur, et sans rancune de part et d'autre. »

En l'occurrence, le *Pays des aigles*, une seule fois évoqué, était pourtant au centre des préoccupations de Faik Konica, même s'il ne se plaça jamais véritablement sur ce terrain. Il n'en reste pas moins vrai que tout en défendant *la cause de la diversité linguistique*, ce natif des Balkans ne perdit jamais de vue celle des petits peuples opprimés. Les exemples d'une telle coïncidence des idéaux artistiques (esthétisme européen de Konica) et scientifiques avec la lutte pour la liberté des hommes ne sont pas fréquents<sup>16</sup>.

Les divers épisodes de la polémique sur la création d'une langue universelle, véritable guerre menée à coups d'encre et de salive, mériteraient peut-être un volume à part entière. Mais il nous paraît ici plus pertinent de souligner que la rédaction de *l'Essai sur les langues naturelles et artificielles*, résultat de la participation de l'écrivain à cette polémique, fut également pour cet esprit véritablement européen, qui balançait toute sa vie entre l'albanais et le français, l'occasion d'écrire quelques-unes des plus belles pages consacrées à l'art de la traduction littéraire, à une époque où, de surcroît, n'existait aucune théorie en la matière. Apollinaire ne s'y trompa nullement, bien sûr :

« Les opinions de M. Pyrrhus Bardyli sur la traduction sont remarquables. Cette partie de son ouvrage, issue des théories de Rémy de Gourmont sur les images et les métaphores, devrait être familière à tous les traducteurs. »

À la faveur d'une remarquable coïncidence, Umberto Eco s'est intéressé, à la veille du XXI<sup>e</sup> siècle, au sujet qui préoccupait un siècle plus tôt Faik Konica : le 2 octobre 1992, l'écrivain italien donna au Collège de France (où Konica, nous l'avons vu, fit l'apprentissage de plusieurs langues) une conférence sur *La recherche d'une langue parfaite dans l'histoire européenne*. L'ouvrage qu'il consacra à cette question<sup>17</sup> aboutit à des conclusions proches de celles de *l'Essai sur les langues naturelles et les langues artificielles*, même si elles sont plus modérées et même teintées d'indulgence<sup>18</sup>.

<sup>16</sup> À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, ce parti pris était tout simplement visionnaire tant l'impérialisme linguistique devint par la suite l'une des armes préférées des grandes puissances. Pour s'en tenir au cas de l'Union soviétique, dont l'Albanie allait devenir un temps le satellite après la Seconde Guerre mondiale, rappelons que Staline prévoyait que des « langues zonales » se détacheraient de l'ensemble des langues nationales, et qu'ultérieurement ces « langues zonales » fusionneraient en une langue internationale commune, qui ne serait naturellement ni l'allemand, ni le russe, ni l'anglais, mais une langue nouvelle qui aurait absorbé les meilleurs éléments de la langue nationale et zonale.

<sup>17</sup> *La recherche d'une langue parfaite*, Seuil, Paris, 1994.

<sup>18</sup> L'histoire des langues parfaites est l'histoire d'une utopie, ainsi qu'une série de faillites. (...) Même s'il ne s'agissait que de l'histoire d'une obstination invincible dans la poursuite d'un rêve impossible, il serait tout de même intéressant de connaître les origines de ce rêve, ainsi que les motivations qui l'ont gardé en vie au cours des siècles. (...) De ce point de vue, notre histoire s'inscrit dans l'histoire culturelle européenne, au moment où les peuples d'Europe – alors qu'ils discutent des modalités d'une union politique, commerciale possible – non seulement parlent encore des langues différentes, mais

Faik Konica et Guillaume Apollinaire auraient partagé avec Umberto Eco une même conception du Vieux continent, conçu comme un espace à la fois riche de son unité et de sa diversité. Le premier s'efforça d'ancrer son pays en Europe, après cinq siècles d'orientalisations qui l'aimantèrent vers l'Asie ottomane, et chemin faisant, il reconnut dans le second un chantre de l'Europe et de l'esthétique des différences. L'amitié entre ces deux déracinés ne pouvait naître et s'épanouir qu'au sein de ce rêve européen.

---

en parlent un nombre plus grand qu'ils ne le faisaient il y a dix ans, et alors qu'en certains lieux ils se sont armés les uns contre les autres, au nom de leur différence ethno-linguistique. pp. 33-34.